Pour une approche écocritique et postcoloniale de quelques romans africains francophones

Yves Clavaron

▶ **To cite this version:**

Yves Clavaron. Pour une approche écocritique et postcoloniale de quelques romans africains francophones. Revue des Sciences Humaines, 2018, 330 (2), p. 31-42. hal-04024656

HAL Id: hal-04024656
https://hal.science/hal-04024656

Submitted on 11 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une approche écocritique et postcoloniale de quelques romans africains francophones

Yves CLAVARON
Université Jean Monnet, Saint-Étienne (CELEC, EA 3069)

Le postcolonialisme et l'écocritique ont émergé à la fin des années quatre-vingt aux États-Unis et dans le monde anglo-saxon et l'un de leurs points communs est leur réception relativement tardive en France – la première décennie des années 2000 – en raison de réticences académiques face à ce qui est senti comme de la théorie anglo-saxonne, mais aussi d'une opposition ouverte d'intellectuels français comme Jean-François Bayart[1] ou Luc Ferry[2]. Les études postcoloniales répondent à une double généalogie : l'une littéraire à travers les littératures dites du Commonwealth dont Rushdie réfutait l'existence, l'autre théorique par l'analyse des discours dont Edward Said, s'appuyant sur Michel Foucault, a donné une illustration magistrale dans *L'Orientalisme*. L'écocritique s'inscrit également dans une tradition littéraire, nord-américaine, celle du *nature writing* (souvent liée à l'étude de la *wilderness*) avec des auteurs comme Henry David Thoreau, John Muir, William Burroughs et bien d'autres. Si le postcolonialisme renvoie à une problématique historique liée au processus de colonisation et à la marginalisation d'un certain passé, l'écocritique a plutôt une portée atemporelle et spatiale : il s'agit d'étendre la notion de « monde » – traditionnellement rattaché à la sphère sociale – à l'écosphère[3].

Postcolonialisme et écocritique possèdent une vocation théorique et transdisciplinaire issue des sciences humaines et sociales ainsi que des sciences du vivant pour la seconde. Elles partagent également une posture anti-hégémonique vis-à-vis du centre occidental, qui prend souvent la forme d'un activisme politique. « Toute appréhension d'un problème environnemental postule le développement de valeurs et donc l'existence d'un engagement éthico-

[1] Jean-François Bayart, *Les Études postcoloniales. Un carnaval académique*, Paris, Karthala, coll. « Disputatio », 2010.
[2] Voir Luc Ferry, *Le Nouvel Ordre écologique : L'arbre, l'animal et l'homme*, Paris, Grasset, 1992.
[3] « In most literary theory "the world" is synonymous with society – the social sphere. Ecocriticism expands the notion of "world" to include the entire ecosphere », Cheryll Glotfelty, « Introduction. Literary Studies in an Age of Environmental Crisis », in Cheryll Glotfelty et Harold Fromm (éd.), *The Ecocriticism Reader: Landmarks in Literary Ecology*, Athens, University of Georgia Press, 1996, p. xix.

politique[4] », écrit Félix Guattari. À la manière du féminisme ou du postcolonialisme, l'écocritique se veut non seulement champ de connaissance, mais aussi terrain d'action.

L'écocritique et les études postcoloniales ont donc une origine littéraire mais proposent également des outils destinés à l'étude des textes littéraires. Pour Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Puyghe, qui sont parmi les premiers en France à s'être intéressés à l'écocritique, il s'agit de « poser les *enjeux* d'une esthétique littéraire et artistique environnementale » et d'envisager « l'esthétique littéraire comme éco-*logie* [5] ». L'institutionnalisation de l'écologie et des questions environnementales comme nouveau paradigme dans la critique littéraire conduit à observer les questions de poétique et la représentation des interactions entre environnement et littérature. De même, le postcolonial entraîne la définition d'une poétique, qui s'élabore souvent à partir des notions de d'ethos, de posture ou de scénographie, empruntée à l'analyse du discours, et en lien avec des éléments contextuels, sociaux, historiques et politiques. L'objet de l'article sera d'observer en quoi une lecture à l'aune des méthodologies postcoloniale et écocritique, dont les convergences seront mises au jour, peut contribuer à renouveler l'interprétation et informer la réception de quelques romans africains francophones.

Convergences entre critique postcoloniale et écocritique

L'affaire principale du postcolonial est une question d'hégémonie qu'il s'agit de contester ou d'inverser tandis que les projets impérialistes trouvent un prolongement dans la domination environnementale. C'est ainsi que l'on observe une convergence de l'écocritique et de l'approche postcoloniale dans la prise en compte de l'interface entre les phénomènes environnementaux et les questions politiques liées à la colonisation, notamment grâce aux études sur la justice environnementale ou aux réflexions sur l'éthique environnementale[6], ce qui a pu conduire aux concepts de « postcolonialisme vert[7] » et d'« écocritique postcoloniale[8] ».

Le postcolonial comme l'écocritique fonctionne au départ sur le constat d'un dualisme entre Occident et reste du monde. La logique binaire de l'impérialisme est née d'une tendance

---

[4] Félix Guattari, « Qu'est-ce que l'écosophie ? », Entretien avec Félix Guattari, http://ecorev.org/spip.php?article479 [1991], consulté le 15 juillet 2014. L'écosophie est pensée par Guattari comme articulation de trois écologies : environnementale, sociale et mentale.

[5] Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Puyghe, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie&Politique*, n° 36, 2008, p. 15-28, ici p. 17.

[6] Voir par exemple Joni L. Adamson, Mei Mei Evans et Rachel Stein (éd.), *The Environmental Justice Reader: Politics, Poetics, and Pedagogy*, Tucson, University of Arizona Press, 2002 et Hicham-Stéphane Afeissa (éd.), *Éthique de l'environnement. Nature, valeur, respect*, Paris, Vrin, 2007.

[7] Graham Huggan & Helen Tiffin (éd.), « Green Postcolonialism », special issue of *Interventions* 9, 1, 2007.

[8] Cara Cilano & Elizabeth DeLoughrey, « Against Authenticity : Global Knowledges and Postcolonial Ecocriticism », *Interdisciplinary Studies in Literature and Environment* 14, 1, 2007, p. 71-86.

de la pensée occidentale à voir le monde en termes d'oppositions antithétiques qui induisent une relation de domination. C'est l'opposition entre centre et marge, métropole et empire, colonisateur et colonisé, civilisé et primitif ou sauvage, qui articule la hiérarchie sur laquelle repose le pouvoir colonial. Cette logique binaire se prolonge dans les oppositions racistes de l'eurocentrisme et sexistes d'un monde androcentré, mais également dans les conflits de l'« espécisme » (« speciesism ») selon Peter Singer, un racisme vis-à-vis des espèces autres[9]. Dans son étude des structures de l'impérialisme, Val Plumwood parle d'« hegemonic centrism[10] » pour désigner un point de vue dominant qui sous-tend le racisme, le sexisme et le colonialisme, attitudes se confortant les unes les autres pour exploiter la nature et exclure tout ce qui est considéré comme non-humain.

Une des formes de l'*hegemonic centrism* réside donc dans la justification de l'exploitation de l'autre, animal ou humain colonisé et animalisé. L'autre, c'est le non-humain, le non-civilisé, l'animal, toutes assertions qui justifient un « impérialisme écologique » selon Alfred W. Crosby[11]. L'écocritique utilise aussi des termes tels que « biocolonisation » ou « biopiraterie » (*biopiracy*) pour désigner l'appropriation des biens naturels et culturels des populations indigènes par les puissances occidentales[12]. La biocolonisation consiste souvent en une destruction des écosystèmes locaux par l'importation d'espèces animales ou végétales exogènes et la réduction des espaces sauvages comme la forêt ou la brousse par des défrichements intempestifs. Elle revient aussi à importer et imposer des modèles civilisationnels, notamment la domestication, étrangers au mode de vie des peuples premiers, dont les modes de pensée ne s'inscrivent pas dans les oppositions binaires sédentaire/nomade ou domestique/sauvage. À l'inverse, certains principes des spiritualités orientales comme l'accomplissement de soi et du grand Soi (l'ensemble du vivant) ont été récupérés par Arne Næss et sa philosophie de l'écologie profonde selon un processus qui rejoue l'orientalisme dénoncé par E. Said et selon lequel l'Orient se retrouve enfermé dans une représentation mystique et exclu de la raison[13].

---

[9] Peter Singer, *Animal Liberation : Towards an End to Man's Inhumanity to Animals*, Wellingborough, Northants, Thorsons, 1975.

[10] Val Plumwood, *Environmental Culture : The Ecological Crisis of Reason*, Londres, Routledge, 2001, p. 4.

[11] Alfred W. Crosby, *Ecological Imperialism : The Biological Expansion of Europe, 900-1900*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986. L'impérialisme écologique comprend l'appropriation violente des terres indigènes, l'introduction d'espèces animales exogènes et de pratiques agricoles européennes.

[12] Graham Huggan & Helen Tiffin, *Postcolonial Ecocriticism. Literature, Animals, Environment*, Londres & New York, Routledge, 2010, p. 4.

[13] Voir Arne Næss, « Self-Realization : An Ecological Approach to Being in the World », in John Seed, Joanna Macy, Pat Fleming et Arne Næss (éd.), *Thinking like a Mountain : Towards a Council of all Beings*, Philadelphie, New Society Publishers, 1988, p. 24-25. La philosophie de l'écologie profonde se caractérise par un passage de l'anthropocentrisme au biocentrisme, ce qui conduit à conférer une valeur intrinsèque à l'ensemble de la

À propos des luttes des populations latino-américaines ou africaines-américaines contre l'implantation de projets polluants à proximité de leurs habitations, Giovanna Di Chiro parle de « racisme environnemental », notion reprise par Dean Curtin, pour lequel oppressions raciale et environnementale s'alimentent l'une l'autre[14]. Outre le traitement discriminatoire de peuples marginalisés et subalternes, il correspond également au transfert des problèmes écologiques, notamment l'exportation des déchets du monde occidental vers le Tiers-monde.

Ramachandra Guha, historien indien, et Juan Martinez-Alier, économiste catalan spécialiste des mouvements écologistes sud-américains, distinguent « l'environnementalisme du Nord » de celui du « Sud » et dénoncent une doxa[15]. Le désir d'une nature belle et originelle n'est en fait que l'envers de sa destruction par l'industrialisation et le développement d'une société consumériste. Dans le Nord, la nature sauvage (*wilderness*) fonctionne sur le mode de la nostalgie, alimentée par la dévastation que l'on a soi-même produite. À l'inverse, le Sud, peu conscient des problèmes par ailleurs, ne pourrait se payer le luxe de préoccupations écologistes. La création de réserves naturelles deviendrait un indice de développement, même si ces réserves, inventées par le Nord et réservées aux touristes blancs, expulsent les populations locales de leurs terres ancestrales selon un processus colonialiste et constituent une forme exotisée de nature qui reflète le regard européen sur l'ailleurs et l'étranger. La réserve naturelle devient un simulacre au sens où Baudrillard l'entend : elle permet au pouvoir d'y simuler le sauvage afin de l'indexer à ses modèles et donc d'y contenir l'altérité, qui est l'objectif de tout pouvoir impérialiste[16].

Approches écocritique et postcoloniale se retrouvent dans un questionnement de la globalisation et une prise en compte de la diversité des contextes socio-historiques et environnementaux[17]. Émilie Hache suggère que la crise environnementale laisse ouverte la possibilité « d'expérimenter de nouvelles cohabitations » pour dépasser le « partage inapproprié entre nature et humains[18] ». L'hypothèse Gaïa de Lovelock qui considère la terre comme un écosys-

---

biosphère et à développer une éthique environnementale (*Écologie, communauté et style de vie* [1976], traduction Charles Ruelle, Paris, MF Éditions, 2008).

[14] Voir Giovanna Di Chiro, « Nature as Community : The Convergence of Environmental and Social Justice », in W. Cronon (éd.), *Uncommon Ground : Rethinking the Human Place in Nature*, New York & Londres, W. W. Norton, 1996, p. 298-320 ; « the connection, in theory and practice, of race and the environment so that the oppression of one is connected to, and supported by, the oppression of the other », Dean Curtin, *Environmental Ethics for a Postcolonial World*, Lanham, MD, Rowman & Littlefied, 2005, p. 145.

[15] Ramachandra Guha et Juan Martinez-Alier, *Varieties of Environmentalism: Essays North and South*, Londres, Earthscan, 1997.

[16] Jean Baudrillard, *Simulacre et simulations*, Paris, Galilée, 1981, p. 41.

[17] Greg Garrard, *Ecocriticism* [2004] New York, Routledge, 2nd edition, 2012, p. 193-194.

[18] Émilie Hache (éd.), *Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux* (tr. fr. Cyril Le Roy), Paris, Éditions Amsterdam, « Hors collection », 2012, p. 183. La philosophie emprunte à Donna Harraway la notion d'« espèces

tème géant au sein duquel les différentes formes de vie co-évoluent en interaction[19] tout comme la théorie urbaine transespèces de Wolch, Zoöpolis, qui inclut les non-humains « pour le développement d'une pratique urbaine écosocialiste, féministe et anti-raciste[20] » vont également dans le sens d'une approche pluraliste[21]. Les propositions désormais visent à une appréhension globale de l'écologie, notamment politique, à l'instar du postcolonialisme qui tend à troubler le modèle antagonistique du colonialisme et à attirer l'attention sur l'intrication des cultures du « centre » et de la « périphérie ». Cependant, comme le montre Rob Nixon, les environnementalistes ont tendance à privilégier l'idée de pureté inaltérée (de la nature) tandis que l'optique postcolonialiste favorise les paradigmes de l'ambivalence et de l'hybridité, définie notamment par Homi Bhabha[22].

Le postcolonial et l'écocritique visent un « centrisme » – eurocentrisme ou anthropocentrisme – qui conduit à justifier la colonisation de différentes formes de l'altérité, toutes réduites au statut de non-humain. Dans l'histoire de la pensée européenne, en effet, la civilisation s'est constamment construite sur le rejet et la répression du sauvage et de l'animalité, avec le point d'orgue que constitue le rationalisme des Lumières inspiré du cartésianisme. Le statut privilégié et hégémonique que s'accorde l'homme par rapport aux autres espèces appelle la mise à distance d'une pensée eurocentrique et anthropocentrique. Pour autant la perspective biocentrique réclamée par certains mouvements écologiques contre l'anthropocentrisme risque d'uniformiser le point de vue humain sans tenir compte des inégalités sociales, tout comme on a pu reprocher au postcolonialisme de créer une vaste indistinction historique en amalgamant toutes les situations postcoloniales.

Approches écocritique et postcoloniale de quelques romans francophones

Tout comme la critique postcoloniale, l'approche écocritique comporte un axe politique et un axe poétique. Nathalie Blanc, Thomas Puyghe et Denis Chartier reprenant Lawrence

compagnes » qui permet de « penser ensemble les êtres qui composent ces multiples relations en faisant circuler le sens […] ».

[19] James Lovelock et Lynn Margulis, « Atmosphere Homeostasis by and for the Biosphere : the Gaia Hypothesis », *Tellus*, n°26, 1973, p. 1-10.

[20] Jennifer Wolch, « Zoöpolis », in Jennifer Woldch et Jody Emel (éd.), *Animal geographies*, Londres, Verso, 1998, p. 11-138. Traduction in Émilie Hache, *op. cit.*, p. 381-404, ici p. 383.

[21] « Une nouvelle méthode est requise […] il faut privilégier une approche holiste, qui ne se sépare pas les parties du tout, l'homme de la nature, le sujet de l'objet […] », Hicham-Stéphane Afeissa (ed.), préface, *op. cit.*, p. 11.

[22] Rob Nixon, « Environmentalism and postcolonialism », in A. Loomba, S. Kaul, M. Bunzl, A. Burton & J. Esty (éd.), *Postcolonial Studies and Beyond*, Londres, Duke University Press, 2005, p. 235.

Buell[23] proposent des éléments clés pour définir le « texte environnemental » qui visent à réhabiliter l'environnement non humain comme acteur essentiel de l'expérience humaine, à faire des questions environnementales des préoccupations humaines à part entière, à considérer la nature comme un processus vivant et non comme le cadre figé de l'activité humaine. De fait, la responsabilité environnementale contribue à l'orientation éthique du texte. C'est ainsi que la question animale et la crise environnementale se trouvent au centre des textes, souvent liées aux menaces qui pèsent sur la nature (risque d'extinction d'espèces, dangers de la pollution, conséquences du réchauffement climatique…).

La question animale

La littérature africaine francophone a souvent fait le choix de mettre des animaux au premier plan de la fiction avec *Les Crapauds-brousse* (1979) de Tierno Monénembo*, Une Vie de crabe* (1990) de Tanella Boni ou, plus récemment, *La Ronde des hyènes* (2000) de Camara Nangala, *La Chorale des mouches* (2003) de Mukala Kadima-Nzuji, *Un Rêve d'Albatros* (2006) de Kagni Alem *ou Les Moustaches du chat* (2007) de Sayouba Traoré. Patrice Nganang et Alain Mabanckou font de même dans leur roman respectif, *Temps de chien* et *Mémoires de porc-épic*. Narrateur autodiégétique, l'animal pose des questions à la fois identitaires et ontologiques à travers un discours sur l'humain. De fait, le texte de Nganang, surtout, engendre un être hybride, animal humanisé qui oscille entre état sauvage et domestique – on pense au chien féral[24] – qui s'identifie à un objet de différence et peut constituer une image du sujet colonisé[25].

Dans l'histoire coloniale, l'animal a, en effet, souvent valu comme métaphore dépréciative pour désigner l'altérité et la sauvagerie de l'être colonisé – un cœur des ténèbres –, au point de former une catégorie englobant les victimes de la prédation impérialiste des Européens. Nganang joue sur cette représentation : alors qu'il est un chien errant efflanqué, Mboudjak invective des chiens de garde agressifs, étiquetés « chiens méchants » par les hommes en les traitant de « chiens de cannibale », les menaçant d'être mangés par leur maîtresse[26]. Le conflit traditionnel entre Européen civilisé et primitif cannibale se déplace ici vers l'opposition entre humain et animal : l'homme apparaît comme un véritable prédateur, canni-

[23] Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Puyghe, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », art. cit., p. 19. L'article reprend Lawrence Buell, *The Environmental Imagination : Thoreau, Nature Writing, and the Formation of American Culture*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1995, p. 6-8.
[24] Le chien féral est un animal domestique retourné à l'état sauvage. Voir Jean Rolin, *Un chien mort après lui*, Paris, P.O.L, 2009, p. 22.
[25] Voir Homi K. Bhabha, *The Location of Culture*, Londres & New York, Routledge, 1994 ; *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale* (tr. fr. Françoise Bouillot), Paris, Payot, 2007.
[26] Patrice Nganang, *Temps de chien*, Paris, Le Serpent à plumes, 2001, p. 156.

bale dans la mesure où il mangerait des chiens, que Mboudjak considère comme appartenant à la même espèce que les humains. L'acte d'ingestion témoigne d'une volonté de domination par la violence tout en signant une transgression car, généralement, l'homme ne mange pas les animaux de compagnie, dont le périmètre peut néanmoins varier selon les cultures[27]. Le porc-épic exprime la même peur de l'ingestion, lui qui ne veut pas finir « en boulettes de viande dans les marmites des hommes[28] ». Comme les hommes, les animaux et la nature ont subi la civilisation imposée par les Européens, au nom d'une mission prétendument civilisatrice. Déléguer la narration à un animal est alors un moyen de sortir de l'ethnocentrisme occidental et aussi d'une forme d'anthropocentrisme, qui fait de l'homme le centre de la création.

Le christianisme apparaît comme une religion singulièrement anthropocentrique. Le porc-épic, qui sait lire, découvre notamment la Bible qu'il interprète d'un point de vue animal, en soulignant « des passages à l'aide de [s]es piquants[29] ». C'est là qu'il a la révélation que Dieu serait venu pour les animaux puisque, lors du Déluge, une paire de chaque animal a été sauvée. Ce faisant, il n'envisage pas que l'opération de sauvetage de Noé puisse signer la toute-puissance humaine. Le lecteur animal sous-estime manifestement le passage de la *Genèse* où Dieu commande à l'homme de « dominer sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre » (I, 26-29) et celui où Dieu confère aux hommes le pouvoir de nommer les animaux (II, 15). L'institution d'une subjectivité animale et le refus de l'anthropocentrisme sont également l'occasion de porter une double critique à Descartes, promoteur du rationalisme et de la théorie mécaniste des animaux-machines.

Une des marques de fabrique des études postcoloniales réside dans les interrogations sur le langage, la voix (qui parle ? pour qui ?) et la construction des discours, notamment l'idée que le langage ne représente pas seulement le monde, mais qu'il le constitue ; or, dans les textes cités, les animaux sont dotés de la souveraineté du sujet parlant et s'expriment comme les hommes, ce qui annule la prérogative humaine de la maîtrise du langage. Une telle méthode fait voler en éclats les structures analytiques occidentales qui tendent à rigidifier les différences entre les espèces et à réifier les oppositions entre humain et non-humain. L'approche animale constitue un moyen de déplacer des questions fondamentales telle la construction de l'identité, individuelle et collective, vers une réflexion sur l'humanité en ce qu'elle diffère à la fois de l'animalité et de l'inhumanité. C'est à ce titre que Jacques Derrida

[27] Voir Nick Fiddes, *Meat : A Natural Symbol*, Londres & New York, Routledge, 1992. Selon lui, les hommes ne mangent ni les animaux de compagnie, ni les primates, ni les carnivores.
[28] Alain Mabanckou, *Mémoires de porc-épic*, Paris, Seuil, 2006, p. 13-14.
[29] *Ibid.*, p. 22.

parle de « l'animal autobiographique[30] » en tant que forme d'« écriture de soi du vivant[31] » et donc modalité d'accès à la connaissance de soi. D'un point de vue esthétique, il s'agit de réinvestir une tradition orale longtemps bâillonnée par la colonisation tout en s'appropriant les genres littéraires occidentaux. Pour autant, l'écriture ne saurait se limiter à la figuration didactique du conte où l'animal est vecteur de valeurs anthropocentriques. Le récit de Mabanckou, dans lequel le porc-épic porte une charge totémique liée à sa nature de double, constitue en même temps une variation sur *American Psycho* de Bret Easton Ellis repris par *African Psycho* de Mabanckou lui-même, dans la mise en scène d'un tueur en série : le porc-épic exécute 99 personnes à l'aide de ses piquants pour obéir à son double humain.

La crise environnementale

En 2012, Christian Chelebourg a produit un essai polémique sur la manière dont les médias jouent sur les peurs et les culpabilités humaines pour mettre en scène le risque d'une catastrophe environnementale. Il crée le terme d'« écofiction » pour désigner « les produits de ce nouveau régime de médiatisation des thèses environnementalistes. Leur champ ne se limite donc pas aux seules œuvres de fiction : il englobe l'ensemble des discours qui font appel à l'invention narrative pour diffuser le message écologie[32] ». Dans le premier chapitre consacré à la pollution, il est question de « cauchemar écologique » et l'auteur précise que « la pollution manifeste une psychologie de la domination ; elle est l'apanage de la force brute », représentation qui correspond bien à la relation impérialiste[33]. Il évoque aussi le « Pacific Trash Vortex », huitième continent constitué de débris de polymères, le « détritos » globalisé, dans un monde qui ressemble à de nouvelles écuries d'Augias, mais impossibles aujourd'hui à nettoyer comme l'avait fait Hercule en détournant des fleuves, pratique par trop destructrice pour les écosystèmes[34]. Le porc-épic d'Alain Mabanckou évoque brièvement la crise environnementale à travers un double discours : l'évocation réaliste de la destruction de la forêt par la transformation des arbres en bois de chauffe et le récit mythique d'un temps où les baobabs pouvaient se déplacer et punir les hommes quand « ces cousins germains du singe se liguaient contre la flore[35] ». Sous couvert d'un conte de l'âge d'or qui renvoie au genre de l'élégie, le porc-épic dénonce l'impact des humains sur l'environnement dans un contexte de darwinisme inversé puisque le singe est la créature de référence.

[30] Voir M.-L. Mallet (éd.), *L'Animal autobiographique*, Paris, Galilée, 1999.
[31] Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, Paris, Galilée, 2006, p. 72.
[32] Christian Chelebourg, *Les Écofictions. Mythologies de la fin du monde*, Bruxelles, Les impressions nouvelles, 2012, p. 10-11.
[33] *Ibid.*, p. 19 et 21.
[34] *Ibid.*, p. 24.
[35] Alain Mabanckou, *Mémoires de porc-épic*, Paris, Seuil, 2006, p. 150.

Contester les idéologies du développement occidental est le fait d'écrivains activistes comme Arundhati Roy et Ken Saro-Wiwa dans le monde anglophone, mais cela n'implique par pour autant un rejet de l'idée même de développement. Dans les littératures francophones, l'Afrique postcoloniale est souvent présentée comme la poubelle du monde. C'est cette image que Nganang donne à voir à travers la misère des « sous-quartiers » de Yaoundé, notamment celui de Madagascar. Pendant sa période d'errance, le chien Mboudjak fréquente les décharges et aime à se vautrer dans les immondices pour se libérer de toutes les contraintes engendrées par la domestication. Tout en devenant signe du désordre du monde et d'un renversement carnavalesque des valeurs, la décharge proliférante de Madagascar peut également s'interpréter comme l'indice d'un développement – économique et urbanistique – mal compris, produit d'un développement inadapté commandé par un néocolonialisme occidental[36]. Mike Davis dans son article « L'écologie du bidonville[37] » analyse le désastre écologique et social que constituent les bidonvilles, à la fois produit de l'histoire coloniale et de la ségrégation spatiale alors en vigueur et emblème de la faillite des États postcoloniaux à offrir un habitat décent à leurs populations, un « droit à la ville » dont parlait déjà Henri Lefebvre en 1968[38].

Un roman de Pape Pathe Diop, intitulé précisément *La Poubelle*, évoque les impasses d'un progrès mal compris à travers les objets occidentaux – notamment des appareils électroménagers – trouvés en masse dans la poubelle de Camara, mais valant aussi comme signe ostentatoire de sa nouvelle richesse. La poubelle, « trop belle », et son inépuisable manne, s'avère en fait approvisionnée par un Américain, Mulligham, qui finit par en interdire l'accès à Camara, perçu comme le miroir grimaçant d'une classe de parvenus singeant les Occidentaux. Cependant, toute vérité est relative et, pour certains comme le vieux Sidi, le geste de la poubelle aurait été pour Camara un moyen d'aider le petit peuple de Médina à s'équiper en objets modernes. Devenu clochard, Camara le mythomane, écume la gigantesque décharge pestilentielle de Dakar, qui prend alors une valeur quasi existentielle et initiatique : le héros, Mour, tente d'en faire le tour comme d'autres feraient le tour d'un monde nouveau[39]. Selon une critique qui croise écocritique et approche postcoloniale, l'Afrique apparaît attaquée dans

[36] Cette analyse se retrouve dans le chapitre « Development » de l'ouvrage de Graham Huggan et Helen Tiffin, *Postcolonial Ecocriticism, op. cit*., p. 27 *sq*.
[37] Mike Davis, « L'écologie du bidonville », in *Le Pire des mondes possibles* (tr. fr. Jacques Mailhos), Paris, La Découverte, 2007 [*Planets of Slums*, Londres & New York, Vigo, 2006]. Article repris dans Émilie Hache (éd.), *Écologie politique. Cosmos, communautés, milieux*, *op. cit.*, p. 361-379.
[38] Henri Lefebvre, *La Production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1968.
[39] Pape Pathe Diop, *La Poubelle*, Paris & Dakar, Présence africaine, 1984, p. 197-198.

ses richesses naturelles et submergée par une pollution sévère en raison d'un développement économique mal compris, stigmate d'un impérialisme persistant.

Conclusion

Entre violence politique et violence écologique, le monde est en situation de crise environnementale. La thématique environnementale tout comme l'approche postcoloniale se globalise au sein de littératures qui se revendiquent comme mondiales. La littérature postcoloniale prononce une critique plus ou moins engagée contre la mise en danger de la nature et la destruction des équilibres écologiques par une forme de néocolonialisme ou de colonialisme interne. Comme le postcolonial, les *animal studies* et l'écocritique visent à préserver des systèmes de pensée différents, des voix autres sans essayer de leur assigner un discours venu de l'extérieur et en respectant les histoires locales. Postulant une éthique de l'altérité, les approches postcoloniale et écocritique pointent les défaillances de l'humanisme pour le décentrer et le déplacer dans un état d'« après-nature ». Posteuropéen, ce posthumanisme repense les rapports de l'homme à la nature en déconstruisant les préjugés anthropocentriques et hiérarchiques, un « panhumanisme[40] » conçu comme flux hétérogène et réseau de solidarités et d'interactions entre l'humain et le non-humain, davantage que comme utopie de l'universel à la manière de Senghor[41].

Dans son étude, Pierre Schoentjes opère une distinction entre l'écocritique américaine centrée sur les questions politiques et éthiques et l'écopoétique qui redonne toute leur place aux enjeux de l'écriture et réhabilite la description du réel, longtemps tenue en suspicion[42]. De fait, du point de vue esthétique se pose à nouveaux frais la question de la mimésis, largement abordée avec la littérature dite réaliste du XIX^e^ siècle. Simplement, la mimésis a changé d'objet et concerne non plus le monde social, mais la nature, le cosmos. Y aurait-il conformité entre monde réel et monde représenté ? Y aurait-il adéquation entre complexité des écosystèmes et des structures linguistiques de l'écriture littéraire ? On a bien sûr déjà répondu à ces questions en les posant. Le texte littéraire n'est pas un texte documentaire et met en œuvre construction imaginaire et déploiement esthétique. C'est pourquoi, avec Alain Suberchicot, on peut parler de « post-réalisme » : « un surcroît de réel qui est le résultat d'une volonté de con-

[40] Graham Huggan & Helen Tiffin, *Postcolonial Ecocriticism. Literature, Animals, Environment*, *op. cit.*, p. 208-209.
[41] Léopold Sedar Senghor, *Nation et voie africaine du socialisme*, Paris, Présence africaine, 1961, p. 108.
[42] Voir Pierre Schoentjes, *Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Paris, Éditions Wildproject, coll. « tête nue », 2015, p. 125 et p. 239.

vaincre[43] » dans un temps de scepticisme et qui dépasse l'idée même de mimétisme ou de mimésis, un réalisme élargi au-delà des limites du monde.

[43] Alain Suberchicot, *Littérature et environnement : pour une écocritique comparée*, Paris, Honoré Champion, 2012, p. 13.